

par Jérôme Garcin



Hélène Bamberger-Opale

Un opportuniste aurait appelé ce film « Des femmes et un Dieu ». Mais si **Nicolas Gayraud** a le don éclatant de l'image, il n'a

pas la bosse du commerce. Cet ancien projectionniste a donc réalisé « le Temps de quelques jours » sans un sou. Pour la première fois, une caméra pénétrait dans l'abbaye de Bonneval (Aveyron), où vivent une trentaine de sœurs cisterciennes appartenant à l'ordre de la Stricte Observance. Agées de 26 à 96 ans, elles portent une tunique blanche, un scapulaire noir et un voile bleu clair. Un homme, un seul, les relie au monde extérieur, c'est Xavier, qui les aide à fabriquer le chocolat dont la vente assure leur existence quotidienne. Elles rient beaucoup, d'un rire de récréation, d'un rire d'avant la civilisation. Ex-ingénieur en photo numérique, sœur Anne-Claire dit qu'en entrant au couvent ses parents ont cru « la perdre ». Venue de l'Est, sœur Aleksandra aimait le théâtre et le cinéma, mais elle cherchait « plus de sens », elle l'a trouvé à Bonneval, où elle confesse l'angoisse qu'il y a aussi à vivre dans le silence. Sœur Claire, 84 ans, déambule dans le cloître et s'émerveille d'un escargot, qu'elle mangerait bien farci, « avec une pointe d'ail ». Michèle, la mère abbesse, tient son choix de la vie monastique pour « un acte contestataire » et ajoute : « Il y a une joie profonde à se savoir pauvre. » Pauvre comme ce film contemplatif, d'une poignante beauté, qui accompagne les sœurs, mais s'interdit de les déranger à l'instant de la prière. Ici, pas de laudes, de vêpres ou de complies, mais des promenades silencieuses dans des champs édeniques, rythmées par la phrase magnifique d'André Breton : « J'ai cessé de me désirer ailleurs. » On voudrait que tout le monde puisse voir ce film (*disponible pour 20 euros à laverderie@yahoo.fr*) qui rappelle ceux, humbles et profonds, de Cavalier et de Depardon.

Les distributeurs et les gens de télé – pauvres cons – n'ont même pas daigné le visionner. Mais il restera quand ils auront disparu.

J. G.

Le plus grand critique américain, auteur des « Disparus », publie un recueil de ses méfaits. Entretien

Mendelsohn à la dent dure

Si beau, si fragile, par Daniel Mendelsohn, traduit de l'anglais par Isabelle D. Taudière, Flammarion, 450 p., 22 euros.

Automne 2007. Les Mémoires familiales d'un parfait inconnu, publiées sous le titre « les Disparus », volent la vedette, en pleine rentrée littéraire, aux habituels poids lourds et s'installent durablement sur les listes des meilleures ventes (140 000 exemplaires en seront finalement vendus). Cet inconnu n'en est pas un aux Etats-Unis : cela fait vingt ans que Daniel Mendelsohn exerce, dans les revues les plus prestigieuses de la côte Est, le métier de critique. Mais les Français n'ont guère entendu parler de ce Terminator redoutable et redouté, de même que beaucoup de ses lecteurs ignorent, aux Etats-Unis, où le livre a le succès plus modeste, que Daniel

Mendelsohn vient de publier un chef-d'œuvre sur l'Holocauste.

Fin lettré ? C'est peu dire. Spécialiste de la tragédie euripidienne, grand connaisseur du classicisme français (il a découvert notre langue à 13 ans sous l'influence d'un professeur excentrique qui fit découvrir « au petit juif citadin perplexe que j'étais les "Lettres" de Mme de Sévigné »), Daniel Mendelsohn a tout d'un Juvénal qui se serait égaré à l'ère de l'iPad et de Tarantino. Un cinéaste, d'ailleurs, qu'il exècre métaphysiquement : « Ce qu'il y a de plus perturbant chez Tarantino et dans son travail, dont "Kill Bill" est probablement le plus représentatif, ce n'est pas la violence, mais la vacuité, la passivité, l'impression d'être non pas face à un créateur mais à un spectateur – un spectateur incapable de dire quoi que ce soit sur la réalité de la vie parce que tout ce qu'il en sait vient de l'univers du cinéma. »



Daniel Mendelsohn

Jean-Luc Bertini/Pasco

Truman Capote (un « menteur invétéré »), Oscar Wilde, la guerre chez Homère, Virginia Woolf et son personnage joué par Nicole Kidman dans « les Heures » de Stephen Daldry, Almodóvar, Tennessee Williams ou « Troie », de Wolfgang Petersen, avec dans le rôle d'Hélène une « jolie blonde aux allures de pom-pom girl » (Diane Kruger) : virevoltant d'un sujet à l'autre, le livre de Daniel Mendelsohn est un régal d'intelligence et d'érudition, aussi brillant sur la guerre du Péloponnèse que sur la dernière super-production de James Cameron. Bref, c'est de la 3D version papier.

Né en 1960 à Long Island, **Daniel Mendelsohn** a obtenu le prix Médicis 2007 avec « les Disparus ». Il est aussi l'auteur de « l'Étreinte fugitive » (Flammarion). Il vit à New York, où il enseigne la littérature grecque.

Le Nouvel Observateur. – Dans votre livre, vous abordez aussi bien les domaines du cinéma, du théâtre, de la littérature...

Daniel Mendelsohn. – Quand j'étais ado, dans les années 1970, le « New Yorker » était à son zénith. Il est difficile d'imaginer le rôle qu'a joué ce magazine dans la vie culturelle de la seconde moitié du XX^e siècle aux États-Unis. C'était une véritable religion ! La messe, paraissant chaque lundi. Ce n'était pas de la critique universitaire, c'était du pur journalisme, et ça a joué un rôle énorme dans mon éducation. Or c'était une formation globale, de même que, quand on étudie la Grèce antique, on ne s'occupe pas que des poteries. C'est pourquoi je peux parler aussi bien d'un livre qui sort, d'une pièce à Broadway ou du der-

nier Sofia Coppola. Parce que j'essaie toujours de me mettre dans la situation d'un homme qui, dans deux mille ans, étudierait la civilisation américaine comme nous tentons, nous-mêmes, de nous souvenir des civilisations latine ou grecque. Je suis un archéologue du monde d'aujourd'hui.

N. O. – Vous pensez que les Latins ou les Grecs ont encore quelque chose à nous apprendre ?

D. Mendelsohn. – Quelque chose ? Mais ils ont tout à nous apprendre ! La « Poétique » d'Aristote devrait être la bible des scénaristes parce qu'elle nous dit pourquoi une intrigue fonctionne ou non. Si Aristote était vivant, il détesterait Tarantino, mais il adorerait « les Soprano » !

N. O. – Et il détesterait « Alexandre », le film d'Oliver Stone, que vous réduisez en bouillie ?

D. Mendelsohn. – En même temps, il ne peut y avoir que des chefs-d'œuvre ! S'il n'y avait que des œuvres de première importance, la notion de chef-d'œuvre n'existerait plus. Donc je parle aussi bien, dans le livre, de Homère que de Wolfgang Petersen et de sa ridicule version de « Troie ». Ou bien du livre de Jonathan Littell, « les Bienveillantes ». C'est la première fois que je parlais d'un livre sur l'Holocauste, un sujet sur lequel, après « les Disparus », tout le

monde m'attendait, bien entendu. On pensait que j'allais en dire du mal. Comme si Littell était un rival et que j'aurais dû le traiter comme tel. Ça a été le contraire. Le livre m'a beaucoup impressionné.

N. O. – Et Oliver Stone ? Si c'est aussi mauvais, pourquoi s'y attarder ?

D. Mendelsohn. – Parce qu'à sa sortie, « Alexandre » était accompagné de commentaires élogieux sur la dimension historique du film. Quand on voit comment Stone fait parler, dans son atterrissant biopic, les Macédoniens des montagnes avec un fort accent irlandais, voire écossais !

N. O. – Que pensez-vous des intellectuels qui dédaignent la culture populaire ? Un très grand écrivain comme Milan Kundera, par exemple, se dit peu intéressé par le cinéma, qui représente pour lui un monde de « gossips » et de fausses valeurs...

UN JOURNAL DE GUERRE

Le juge
et les assassins

Journal de guerre d'un juge militaire allemand 1944-1945, par Werner Otto Müller-Hill, traduit de l'allemand et annoté par Jean-Paul Colin, Michalon, 250 p., 18 euros.

Il est terrible, ce « Journal de guerre d'un juge militaire allemand ». Terrible, parce qu'il renvoie les autres pays, la France et l'Angleterre en tête, à leur responsabilité, à leur peur d'en découdre à l'égard d'un régime brutal et raciste qu'ils ont laissé s'installer et dont ils sa-



W. O. Müller-Hill

vaient la nocivité. D'où ces lignes écrites par Werner Otto Müller-Hill, le 30 mars 1944 : « Hâtez-vous donc de nous envahir, démocraties occidentales, si vous voulez sauver l'Europe ! »

L'homme se trouve à Strasbourg. Il est officier d'état-major et juge au tribunal

de guerre, un juge plutôt clément si l'on en croit ses dires. Du 28 mars 1944 au 7 juin 1945, il a tenu en secret un journal que son fils Benno a découvert à sa mort, en 1977. Werner Otto Müller-Hill avait alors 92 ans. C'est donc un homme d'expérience qui confie ses réflexions au moment où la défaite de Hitler semble évidente. « Nous nous trouvons dans une véritable maison de fous ! Et on voudrait que cela finisse bien ! »

S'il se définit comme un « bon Allemand », le grand bourgeois n'adhère pas au nazisme, à ses mensonges et à ses atrocités. Il sait que son pays devra payer pour ses crimes, à commencer par l'extermination des « juifs qui ne pouvaient se défendre ». Ce document confirme que les officiers allemands connaissaient la solution finale bien avant la libération des camps. Il fait entendre la voix d'un juge désarmé qui demande qu'on le libère des assassins qui gouvernent l'Allemagne. En annexe de ce témoignage inédit, Benno Müller-Hill rapporte une anecdote sur son père, scandalisé lorsque le recteur de l'université de Heidelberg refusa de saluer le représentant de l'armée américaine. « Il ne peut agir ainsi, les Américains nous ont libérés. »

Laurent Lemire

D. Mendelsohn. – Comment peut-on dire des choses pareilles ? C'est tellement snob. Ridicule ! Le cinéma a tant apporté. Je me félicite, moi, d'appartenir au monde des humanités, mais sans me sentir fermé à la culture populaire. Souvent, mes amis universitaires me disent qu'ils n'ont pas la télé. Je leur hurle dessus ! Dans quel monde vivent-ils ? Comment peut-on se priver de plaisirs tels que « les Soprano » ou « Sur écoute » ? « Sur écoute », c'est une « Orestie » moderne. Ça parle des mêmes problèmes, c'est profond, très bien écrit. La télévision américaine vit aujourd'hui son âge d'or. Et qui croient-ils qu'étaient Plaute, Térence, Aristophane ? Des auteurs populaires. A part Sappho ou Archiloque – qui écrivaient pour l'aristocratie –, la tragédie grecque, c'était la télé de l'époque.

N. O. – Quels films sur l'Antiquité sont à votre avis les meilleurs ?

D. Mendelsohn. – Je pense que le meilleur, et aussi le plus dédaigné, est « Cléopâtre » de Joseph Mankiewicz. Le script est brillant. Le film a été coupé de trois heures, il est devenu incohérent et a tourné au désastre, mais quelle intelligence !

N. O. – Et le pire péplum qui ait jamais été tourné ?

D. Mendelsohn. – Je ne sais pas s'il a été tourné ou non, mais quelqu'un m'a parlé un jour d'un projet d'adaptation des « Mémoires d'Hadrien ». La pire idée que j'aie jamais entendue ! Car il ne s'agit, dans le livre de Marguerite Yourcenar, que de textualité. C'est peut-être mon livre favori sur l'Antiquité. Il a changé ma vie ! En tout cas, faire un film sur les Anciens est difficile car, pour une raison ou pour une autre, les réalisateurs deviennent obsédés par les détails et perdent de vue l'essentiel. C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai plutôt aimé le « Marie-Antoinette » de Sofia Coppola. Parce qu'elle se fiche des manuels d'histoire.

N. O. – Que pensez-vous des livres électroniques ? Cela choque-t-il l'humaniste que vous êtes ?

D. Mendelsohn. – Pas du tout. J'étais récemment à une conférence sur le sujet et je me souviens que beaucoup de mes amis universitaires semblaient terrifiés par cette ère nouvelle, comme si c'était la fin du monde. Tout ça n'est pas nouveau : on a annoncé la fin de la littérature quand on a inventé... l'écriture ! Et quand on a remplacé les rouleaux par des codex, et quand on a inventé l'imprimerie – chaque fois la même rengaine sur la mort de la littérature. Mes confrères se plaignent du fait qu'on va pouvoir intégrer des images ou des vidéos dans la littérature digitale.

Ce sont les mêmes qui courent au Louvre pour admirer telle miniature du XII^e siècle avec ses illustrations sublimes !

N. O. – Comment avez-vous grandi ? Au milieu des livres ?

D. Mendelsohn. – Oui, j'ai grandi dans une banlieue très ennuyeuse. Mon père était un scientifique, et ma mère, une prof d'éducation artistique. Ils ont encouragé leurs cinq enfants à développer chacun un talent artistique. Nous n'avions pas le droit d'écouter du rock, uniquement de la musique classique. Chacun de nous devait pratiquer un instrument dès l'âge de 5 ans jusqu'à sa majorité. J'étais un lecteur fou. J'ai étudié les hiéroglyphes à l'âge de 9 ans. Quand j'ai annoncé, à 14 ans, que j'allais me spé-

cialiser dans les humanités, mes parents m'ont vraiment soutenu. La mythologie grecque était très excitante pour moi : tous ces gens nus, qui faisaient l'amour en permanence. Et, en plus, c'était considéré comme de la haute culture.

N. O. – Le succès des « Disparus » vous a surpris ?

D. Mendelsohn. – Quand j'ai rendu le manuscrit, le 3 septembre 2005 à 6 heures du soir, j'étais si heureux d'en être débarrassé. Mais je me demandais si cette histoire de famille allait en vérité intéresser qui que ce soit, même si j'avais l'intuition que le livre était bon. Rien ne me préparait à un succès pareil. Cela dit, c'est en France que le livre a le mieux marché. J'ai plus de lecteurs français que de lecteurs américains !

N. O. – Pouvez-vous décrire la pièce où vous travaillez ?

D. Mendelsohn. – J'écris au lit. Je déteste m'asseoir à un bureau, j'attrape des crises d'anxiété quand je dois, entre guillemets, me mettre à écrire. Donc j'allume la télé, pour ne pas me sentir seul, je m'assieds dans mon lit avec mon portable et je me laisse glisser dans l'écriture presque sans m'en apercevoir. C'est mon frère, le cinéaste Eric Mendelsohn, qui m'a donné l'idée de m'y prendre ainsi parce qu'il avait longtemps travaillé avec Woody Allen en tant que costumier, et Woody Allen écrit de cette manière : assis dans son lit. J'ai des livres autour de moi, des DVD, et surtout je ne m'aperçois pas que je suis en train d'écrire.

Propos recueillis
par DIDIER JACOB

Voir la version intégrale de cet entretien sur « Rebutis de presse », le blog de Didier Jacob

www.nouvelobs.com